

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

— LA —

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 31 MAI, 1871. No. 16.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Neuvième entretien sur la famille—M. l'abbé Richard—Chronique—Faits divers—Agriculture—Recette—Feuilleton : Vie et vertus de la bienheureuse Germaine Cousin—Annonce—Conditions.

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—l'Instruction.

(Suite.)

Si les parents pouvaient calculer toutes les mauvaises conséquences des deux défauts que nous allons signaler, ils s'appliqueraient sans relâche, à les détruire dans leurs jeunes enfants et surtout dans les jeunes filles chez qui ils ne sont que trop communs. Nous voulons parler de la curiosité et du babillage ; défauts qui causent les plus grands ravages dans la société, et qui sèment, sous leurs

pas, des ruines, des inimitiés, des haines, et quelquefois, des meurtres affreux.

Nous avons connu des femmes qui, par leur bavardage, allumaient le feu de la discorde dans des villages entiers, dans toute une paroisse. Ces êtres sont souverainement détestables, et plus à craindre que le serpent le plus venimeux, que la bête la plus féroce. Ils devraient être éloignés avec soin de toute bonne société ; les portes de toutes les maisons honnêtes et respectables devraient leur être fermées au nez.

Ces défauts ne se trouvent pas chez une personne bien élevée et qui a reçu une éducation vraiment chrétienne, puisqu'ils dénotent un cœur gâté et l'absence de toute charité.

Quant à la curiosité, elle est toujours la conséquence d'habitudes vulgaires, et on peut dire à la personne qui est dominée par elle : on n'est pas curieux, sans être bavard ; ces deux mauvaises qualités marchent de concert.

Travaillons donc à garantir les jeunes personnes de ces tristes défauts, par tous les moyens ; apprenons leur qu'un mot rapporté, commenté, est souvent comme une étincelle qui allume un terrible incendie, cause un épouvantable embrasement. Rappelons-leur ce mot de St. Pacôme qui se retirait aussitôt de la compagnie de ceux qui rapportaient des défauts ou les paroles malsonnantes de leurs frères : " Il ne sort rien de mauvais de la bouche d'un homme de bien, et il ne parle pas de ses semblables avec des paroles empoisonnées."

La discrétion et la réserve sont indispensables pour tous les enfants qui devraient, pour ainsi dire, n'ouvrir la bouche, en présence de leurs parents ou de personnes plus âgées qu'eux, que lorsqu'ils sont interrogés, et encore le faire avec réserve. La

modestie qui sied si bien à toute personne, prend un nouvel éclat, chez l'enfant, et orne son front d'une auréole qui le rend cher à tous ceux qui l'approchent. L'effronterie, l'audace et le bavardage, au contraire, le rendent odieux et insupportable.

Pour faire concevoir à vos enfants l'horreur qu'ils doivent avoir du bavardage, racontez-leur l'histoire suivante, ou une autre semblable, car elle se répète, pour ainsi dire, malheureusement tous les jours. Celle-ci, s'est passée, il y a une soixantaine d'années, et nous a été racontée, dans notre enfance, par une personne respectable et digne de foi.

Au centre d'une paroisse, dans un village composé d'une trentaine de familles, la paix, l'union, l'amour fraternel en faisaient un séjour enchanteur. Si quelqu'un souffrait ou était victime de quelque accident, tous les autres s'empressaient d'accourir à son secours. On voyait là un spectacle semblable à celui qu'offraient les premiers chrétiens. En bien des circonstances, les biens devenaient, pour ainsi dire, communs.

Ah ! qu'il faisait bon, d'habiter un tel lieu ! On y sentait combien la grande vertu de charité répand le bonheur là où elle règne en maîtresse ! Mais ce bonheur ne devait pas toujours durer, et voici ce qui le fit disparaître.

Un jour, le démon jaloux du spectacle édifiant que donnait ce village, y entra sous la forme d'une servante, et y causa les plus grands désastres.

Dans une famille riche de l'endroit, on fut obligé de laisser au repos une vieille servante qui était devenue paralysée et impuissante, mais qu'on garda comme une précieuse relique. Comme les filles qui pouvaient prendre du service étaient rares dans l'endroit, on en fit venir une d'une paroisse voisine. Mais ce fut un grand malheur.

Cette fille, âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans, sut d'abord s'attacher ses maîtres par son activité, son obéissance et son respect apparent. A part une trop grande curiosité, on ne lui trouvait aucun défaut ; mais elle voulait tout voir et tout entendre. On passa assez légèrement sur ce penchant, car on ne voyait pas quels inconvénients il pourrait entraîner à sa suite. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la curiosité ne va pas sans le babillage ; et c'est ce qui arriva.

Notre servante faisait les commissions de la famille ; et elle allait tantôt chez le marchand du lieu, tantôt chez le cordonnier, tantôt chez la lavasse, &c. De plus, le soir, après sa journée, elle allait faire un petit tour, tantôt chez un voisin, tantôt chez un autre.

Toutes ses courses ne faisaient que favoriser son penchant au bavardage. Mais un grand esprit naturel, lui aidait à déguiser avec soin la méchanceté de son cœur, et tout en parlant beaucoup, elle ne débitait d'abord que des bagatelles qui ne pouvaient créer de la défiance. Elle avait bien un petit mot à l'adresse de sa maîtresse, de son maître, d'une voisine, &c., mais tout cela était si bien habillé, que ça paraissait simplement, pour du savoir faire, de l'habileté, de l'esprit enfin.

Mais, les choses ne devaient pas en rester là. Quand elle se vit bien accueillie partout, et qu'on paraissait prendre plaisir à ses historiettes, elle voulut pousser son habileté plus loin ; et c'est dans ce dernier cas, surtout, qu'elle eut un triste succès.

Son premier exploit fut de faire mettre à la porte de son maître, un vieux et fidèle serviteur, dont le grand tort, à ses yeux, était de ne pas vouloir prêter l'oreille à ses cancans. Elle sut si bien s'insinuer dans l'esprit de sa maîtresse qu'elle parvint à lui

persuader que ce serviteur les pillait, pour faire vivre sa nombreuse famille, qu'il tenait des propos peu respectueux sur le compte de son mari et le sien, enfin qu'il était une nuisance dans la maison.

La maîtresse qui avait encore pleine confiance en sa servante, ajouta assez facilement foi à tout ce qu'elle lui disait et quand elle fut persuadée, elle ne mit pas grand temps à décider son mari qui ne voyait que par les yeux de sa femme.

Il fut donc décidé que le pauvre Martin, car c'était son nom, laisserait la maison et retournerait dans sa famille. Cette nouvelle faillit tuer ce brave serviteur, qui n'avait que ses gages pour faire vivre une femme infirme et huit enfants dont le plus grand nombre étaient encore en bas âge.

Un mois après cet événement, Martin affaibli par l'excès de sa douleur et les privations de tous genres, fut contraint de prendre le lit, et sa famille se trouva dans une extrême misère. En sortant de chez son premier maître, il n'avait pu trouver d'ouvrage nulle part ; car la langue de vipère qui l'avait fait chasser de là, avait habilement répandu les plus noires calomnies sur son compte, chez les voisins, et tout le monde le regardait avec défiance et mépris.

Le second exploit de cet être diabolique fut de jeter la division entre les voisins, les amis et même les parents. A l'en croire, elle ne pouvait aller nulle part, sans entendre les uns et les autres se déchirer à belles dents. Elle réussit même à faire naître un procès entre deux voisins qui dura une douzaine d'années et qui les ruina tous deux.

Monsieur le curé fut aussi mis au jeu ; et lui qui, auparavant, était l'ami et le père de tous ses paroissiens, devint l'objet de la haine et du mépris de tous, et d'un saint prêtre, on en fit un diable.

Enfin, la discorde, les chicanes et les procès avaient

partout remplacé l'accord et l'union qui faisaient de ce petit peuple l'agglomération la plus heureuse de la terre, et le bonheur s'était enfui pour faire place à tous les chagrins qu'enfantent les inimitiés et la désunion.

Quelle était la cause d'un si grand malheur et de tant de maux ? Cette langue maudite, ce cœur corrompu, ce diable enfin, sous la forme d'une femme.

Quelques années plus tard, cette malheureuse recueillait les fruits empoisonnés des divisions qu'elle avait semées, et elle mourait dans un affreux désespoir, sur un peu de paille, abandonnée de Dieu et des hommes. Elle n'eut pas même la consolation d'avoir un prêtre.

Une autre femme qui avait le même défaut avait reçu un nom qui la qualifiait parfaitement, et c'est un jeune homme presque agonisant qui a eu le courage de le lui apprendre. Un jour, apprenant que ce jeune homme était dangereusement malade, comme il était dans son voisinage, elle s'empressa de venir le voir, et entrée dans sa chambre, elle s'approcha de son lit, et lui demanda à demi voix : "Pierro, me connais-tu." — Oui, lui dit-il d'une voix tremblante et d'un ton pleureur, c'est la *Gazette*." A ce mot, malgré l'état alarmant du malade, les assistants ne purent retenir un gros éclat de rire. Et ce nom, tous ceux qui connaissaient cette femme, savaient qu'elle ne l'avait pas volé.

Que les parents gravent donc dans le cœur de leurs enfants cette vérité, que le plus grand malheur pour eux serait de se laisser entraîner dans l'abîme que ne manquent jamais de creuser ces deux funestes défauts ; la curiosité et le bavardage, et qu'ils leur fassent apprendre par cœur ces cinq vers que

St. Augustin avait fait graver dans le lieu où il prenait ses repas, en deux vers latins :

Loïn d'ici médisants,
Dont la langue coupable,
Déchire l'honneur des absents ;
On ne permet à cette table,
Que des entretiens innocents.

Le mot médisants ici, s'entend également de ceux qui calomnient ou qui font de faux rapports.

M. l'Abbé Richard.

Quand on peut dire de quelqu'un, à l'heure de sa mort, à la fin de sa carrière : son enfance s'est écoulée sous le toit paternel, sous les yeux et dans les bras d'une mère chrétienne et vertueuse, dans un atmosphère de sainteté ; sa jeunesse s'est passée au sein d'une de nos maisons d'éducation, dans la pratique de la plus parfaite soumission, de l'obéissance la plus complète, de la piété la plus tendre et d'un travail assidu ; quand ce jeune homme est passé de l'adolescence à l'âge mûr, et qu'à cette époque où tant de jeunes gens font de tristes naufrages, il se livre, par devoir, et par amour, à l'étude de la science sacrée, des questions qui priment toutes les autres, et qu'il ranime les forces de son âme à l'ombre des saints autels, tout en cheminant vers le plus parfait des états ; quand arrivé à ce ministère que les anges envient, il en remplit toutes les sublimes fonctions avec le plus profond respect, une délicatesse de conscience qui va, quelquefois, jusqu'au scrupule ; quand on lui a vu sacrifier son repos, sa santé, sa vie même, se prodiguer jour et nuit pour la gloire de son Dieu, pour le salut de l'âme de ses frères ; quand enfin, toute sa vie sacerdotale n'a été qu'une suite non interrompue de sacrifices, de privations, d'abnégation, que toutes ses paroles, ses actions, ses démarches ont été autant de sujets d'édification pour ceux qui en étaient témoins ; ne peut-on pas dire avec la plus parfaite assurance : Voilà un ami de Dieu, voilà un saint.....

Tel a été le confrère que nous pleurons aujourd'hui, le Révd. M. Edouard Richard, curé de Château Richer, qui a été arraché à l'affection de ses paroissiens à l'âge peu avancé de 52 ans. Frappé dans la force de l'âge, on peut dire de lui, comme de St. Louis de Gonzague à qui nous l'avons souvent entendu comparer et de tant d'autres jeunes saints, il a vécu de longues années, puisque chaque instant de sa vie a été un acte de vertu, d'amour pour son Sauveur.

Nous qui avons eu le privilège de l'avoir pour professeur pendant nos deux années de philosophie, qui avons passé notre enfance, en sa compagnie, et qui l'avons vu souvent à l'œuvre pendant sa vie sacerdotale, nous pouvons rendre ce témoignage en sa faveur : Toute sa vie a été celle d'un élu ; et si nous versons des larmes sur sa tombe, ce sont des larmes que nous arraché la reconnaissance et le regret d'avoir perdu un confrère qui savait faire aimer la vertu.

Tous ses coparoissiens de Ste. Anne, tous les écoliers du collège de cette paroisse qui ont été ses condisciples ou ses élèves, tous les ecclésiastiques et prêtres qui ont eu l'avantage de le connaître, n'ont qu'une voix pour proclamer son humilité profonde, sa charité exemplaire, sa grande prédilection pour la vertu angélique, son zèle pour la gloire de Dieu, et l'ornement de ses tabernacles. Le temple magnifique qu'il légua à ses chers paroissiens, est là même comme un témoignage éclatant de ce zèle et de son dévouement, puisque c'est à cette œuvre qu'il a sacrifié sa santé et sa vie.

Les funérailles de M. l'abbé Richard ont eut lieu le 9 du courant au Château Richer.

CHRONIQUE.

Un jour, un voyageur abordant sur une île déserte, aperçut une horloge qui lui parut de la plus grande magnificence. L'extérieur était doré, sculpté ; et chacune de ses faces représentait, en bas relief, les scènes les plus variées et les plus

intéressantes. En apercevant cet objet d'une apparence aussi riche, notre voyageur s'écria : " Quel admirable chef-d'œuvre ! Cette découverte est pour moi une fortune ; et je ne manquerai pas d'en faire mon profit." Après cette exclamation que lui arracha la vue de ce brillant objet, il voulut examiner l'intérieur ; mais l'ayant ouvert, il recula aussitôt d'horreur ; car, il était rempli de reptiles venimeux, de serpents immondes. A ce spectacle, il s'arracha les cheveux de désespoir, en s'écriant de nouveau : " Hélas ! qui aurait pu imaginer que sous d'aussi beaux dehors, cet objet cache autant d'êtres dégoûtants ! " Puis il s'éloigna aussitôt, plongé dans la plus profonde tristesse.

Le lendemain, le hasard le ramena au même endroit, et à sa grande surprise, les reptiles s'étaient éloignés comme pour lui donner la liberté d'examiner le contenu de cette boîte si richement ornée. Après un examen attentif, il reconnut que tout le mécanisme qui était d'une grande perfection et très précieux, avait été gâté, en quelque sorte mangé par la rouille, et n'avait plus aucune valeur. Quel dommage se dit-il, qu'on ait laissé se détériorer un semblable objet d'art !

Et tout en s'entretenant ainsi en lui-même, il continuait toujours son examen. Mais sous cette masse de rouille et de débris qu'apercevit-il tout à coup ? Quels objets brillent à ses yeux ? Ce sont de riches diamants, des perles précieuses ? A cette vue, sa tristesse se dissipe et fait place à la plus grande joie, car il se dit : ces pierres précieuses sont plus que suffisantes pour faire réparer l'intérieur et même tout refaire en neuf. Et aussitôt il fit les plus sérieuses démarches pour mettre son projet à exécution, et quelques mois plus tard, cet objet d'art avait toute sa valeur première, et constituait une fortune immense.

Maintenant si on veut faire l'application de cette allégorie, on arrivera facilement au résultat suivant : Le voyageur dont il est ici question, ce sont ces délégués de tous les peuples, qui à l'époque de l'exposition universelle tenue à Paris, en 1867, accouraient en foule, des extrémités les plus reculées du globe. En arrivant sur la scène qui attirait l'attention du monde entier, en apercevant les dehors brillants de la France et de ses somptueuses cités, tous s'écriaient : " Paris est une merveille ! La France est le premier pays du monde ! Rien ne peut égaler sa splendeur ! " Et en ne voyant, en quelque sorte, que les décors, que ce qui pouvait apparaître à la vue, on pouvait apprécier aussi avantageusement ce pays. Mais pour les observateurs intelligents, pour les véritables philosophes, qui étudient chaque objet sous son véritable point de vue, la France, et surtout sa capitale, leur apparaissaient sous un tout autre aspect. En ouvrant cette boîte si artistement parée à l'extérieur, ils apercevaient, avec frayeur, les plus mauvaises passions, les vices les plus hideux se presser dans son sein, et abondamment alimentés, à chaque instant du jour, par le théâtre, par les représentations les plus obscènes, par les feuilletons où l'impudicité surabonde, les romans immoraux, etc. Tels étaient les reptiles immondes qu'ils voyaient grouiller au sein de ce qui leur avait d'abord apparu comme le plus beau des chefs d'œuvres. Des impressions non moins pénibles étaient produites à la vue de l'enseignement athée, des lycées et des universités ; ils le considéraient comme une rouille dévastatrice qui menaçait d'une ruine complète et l'autorité et les bases sur lesquelles est assise la société. Rien ne paraissait devoir être épargné par cet élément destructeur. L'industrie, l'agriculture,

le gouvernement, les mœurs, les croyances, les pratiques religieuses, la famille; tout devait disparaître sous cette masse dévorante.

Mais, au moment où tout paraissait conjuré pour les faire désespérer de l'avenir de ce pays, qui leur était apparu à première vue comme une merveille, ils aperçurent des objets qui frappèrent singulièrement leur vue, par le contraste qu'ils faisaient avec tout ce qui les environnait, et après un moment d'attention, ils pouvaient s'écrier avec raison : " Mais voilà des véritables perles dans du fumier, des pierres précieuses dans une boue infecte. En effet, au milieu de tous les éléments de destruction qui s'accroissent de jour en jour, au sein de la France, et qui l'entraînent vers l'abîme, il est des matériaux précieux et nombreux qui peuvent suffire amplement pour réédifier ce vieux bâtiment ruineux. Il suffit d'un ouvrier habile, intelligent, pour réunir ces matériaux épars et en faire un édifice d'une étonnante beauté, d'une solidité à résister aux plus violentes secousses.

Mais comme ce travail de réorganisation doit être gigantesque, et que pour se reconstituer le peuple français a des efforts, en quelque sorte, aussi prodigieux à faire, qu'il en a fallu aux peuples idolâtres pour devenir chrétiens, disons quelles sont les pierres précieuses qui sont à sa disposition. Oh! sous ce rapport, comme ce peuple est riche!

Disons-le avec un noble orgueil, nous Canadiens-Français, nous, enfants de ce grand et magnanime pays :

C'est la France qui a donné naissance à l'œuvre si bienfaisante de la propagation de la foi, qui a donné au monde les conférences de St. Vincent de Paul, l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, qui a si largement contribué aux deniers de St. Pierre, à la formation de l'armée pontificale;

c'est encore elle qui envoie des ouvriers évangéliques à tous les peuples barbares, qui a fondé des ordres religieux pour le soulagement de toutes les infirmités de l'humanité, où toutes les infortunes sont servies par les mains les plus pures, consolées par les voix les plus sympathiques et les plus saintes.

C'est un sol fécond où ont germé les plus saintes entreprises, les fondations de la plus sublime charité et où la science religieuse et profane se distribue à tous les âges, à toutes les classes de la société, et tant d'autres grandes œuvres qu'il serait trop long d'énumérer.

Peuple rempli du plus noble désintéressement ; combien de fois ne l'avons nous pas vu s'oublier lui-même pour voler au secours des faibles et des opprimés. Combien de fois encore, n'a-t-il pas donné au monde le plus indifférent de tous les spectacles : celui de sacrifier son repos, sa fortune, la vie de milliers de ses enfants pour la cause du droit, de l'église et de son chef.

Un peuple qui a tant de titres à la reconnaissance des autres peuples, qui a sous la main tant de matériaux d'un si grand prix, qui a tant fait pour la gloire de Dieu et de son Eglise, pour le soulagement de toutes les misères, peut-il périr ? Non, sans doute, et les prières du vicaire de Jésus-Christ, de tous les catholiques de l'univers, qui s'élèvent à chaque instant du jour, vers le ciel, en sa faveur, lui obtiendront l'ouvrier que la main de la Providence a façonné et qui pourra dégager ce peuple des influences pernicieuses qui l'enveloppent, tirer des ruines et des décombres des éléments de régénération et de vie et reconstituer tout l'édifice sur un plan indestructible, car il sera divin.

Tel est le vœu le plus sincère que nous nourrissons avec tous les hommes sensés et qui comprennent la grande et sublime mission de la France.

FAITS DIVERS.

—Le pape se porte à merveille, et reçoit, tous les jours, des centaines de personnes. Les officiers de la flotte anglaise et d'un vaisseau américain ont été le voir, et il leur a parlé avec une amabilité qui les a ravés.

Les députations de catholiques et les offrandes se succèdent, et les démonstrations de tous les peuples de la terre continuent de se produire.

—Nous accusons réception d'une circulaire de MM. Chinic et Beaudet, agents pour la Puissance du Canada, pour la fabrique de faucheuses de Québec.

Nous espérons que nos cultivateurs sauront apprécier les services que peut leur rendre cette fabrique, et qu'ils l'encourageront, en se hâtant de se procurer des faucheuses qui en sortiront.

Imitons en cela, les cultivateurs du Haut-Canada, qui ont presque tous de ces instruments à leur disposition.

—La Colombie Anglaise que le gouvernement fédéral vient d'ajouter à la Confédération, possède, paraît-il, des ressources étonnantes, et la production du bois y est d'une richesse inépuisable.

Il y a là des arbres qui abattus et couchés droit sur le sol, peuvent couvrir une étendue de deux-cent-cinquante pieds de longueur, et mesurent à vingt-cinq pieds de circonférence ou plus d'une hauteur d'homme de la terre.

Les espèces les plus communes sont le sapin jaune et le pin rouge. Ils fournissent des plançons longs de 150 pieds, 18 sur 18, même 24 sur 24 pouces carrés, sans le moindre nœud, sans gerçure et parfaitement sains et droits.

On rapporte qu'un bûcheron fit un jour le pari qu'il couperait un de ces arbres en trois semaines. Et, malgré son habileté et son activité, il ne put y parvenir. Quelqu'incroyable qu'il puisse paraître, ce fait est véritable.

On a même découvert, en assez bon nombre, des arbres qui mesurent 320 pieds de longueur, et qui sont sans branches, jusqu'à la hauteur de 200 pieds.

Souvent, l'écorce du pin est d'un pied d'épaisseur au bas de l'arbre.

Ce bois est d'une qualité si supérieure, que des arbres qui existent depuis au moins 400 ans, sont sains jusqu'au cœur.

Il n'est pas rare de trouver des pins dont la hauteur est de 300 pieds, et la circonférence de 50 à 60 pieds.

Il suffit de creuser un de ces arbres pour s'y faire une maison confortable.

Les mines de charbon ne sont pas moins précieuses. Il y en a tout le long de l'île de Vancouver. Une seule, celle de Newcastle, renferme à peu près 3,000,000 tonnes.

Il y a encore les pêcheries qui sont très dignes d'attention. Il y a d'abord, la pêche à la baleine dont les profits sont considérables ; aussi celle des huitres qu'on dit être très délicieuses.

Le saumon y est d'une telle abondance, qu'au dire de Macfie, à certaines saisons de l'année, les canots ne peuvent se frayer une route dans l'embouchure des rivières. Les Sauvages chargent un canot en quelques minutes avec une perche à laquelle sont fixés huit à dix clous.

Un officier de la Baie d'Hudson rapporte que dans une baie soudaine des eaux, il est resté tant de saumon sur la grève que la peste se fit sentir à plusieurs milles dans l'intérieur.

Toutes les rivières de la Colombie abondent de la même manière en saumon. Il n'est pas rare d'en attraper qui pèsent 50 lbs.

Les éturgeons y atteignent des proportions colossales. Il y en a de 12 pieds neuf pouces, ayant une circonférence de 7 pieds, et qui pèsent 500 lbs.

Le hareng s'y trouve en quantité extraordinaire. Un homme muni d'un simple râteau, remplit son canot dans une heure.

Les autres variétés de poisson, s'y trouvent dans la même proportion.

La Colombie possède les seuls bancs de morue du Pacifique. Les loups-marins s'y trouvent aussi en grande quantité.

La chasse n'est pas moins abondante que la pêche. La loutre, le castor, la marthe, le renard noir, et le gibier de toutes sortes sont au bout du fusil du chasseur.

Nous pouvons donc dire avec la *Minerve*, qui nous fournit ces détails, que la Colombie offre un champ immense à toutes espèces d'exploitations et l'on peut ajouter en toute sûreté que nous avons fait l'acquisition d'un des pays les plus riches.

— Nous avons reçu quelques numéros de *l'Echo de Lévis* et nous avons à offrir nos plus sincères félicitations aux propriétaires et rédacteurs de cette nouvelle publication pour le soin et l'habileté qu'ils apportent à sa rédaction ainsi qu'à la typographie, c'est un beau et bon journal sous tous les rapports. Longue vie douce et grande circulation.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

UNE JOURNÉE A LA SUCRERIE.

M. le Curé.—L'attention que vous avez donné à nos deux entretiens sur l'emploi du temps me porte à croire que vous êtes décidés à bien employer tous les instants que la Providence mettra à votre disposition, à travailler avec ordre, à bien faire tout ce que vous ferez, à faire chaque chose en son temps, à n'entreprendre que ce que vous pourrez bien exécuter.

Aujourd'hui, nous allons suivre petit Baptiste à la sucrerie et là nous assisterons à une véritable fête de famille.

Il y avait sur la terre de M. P... une sucrerie qui contenait au moins douze cents érables. Petit Baptiste se chargea de l'exploiter et d'en tirer le meilleur parti possible. Mais, pour que les travaux de la maison ne souffrissent nullement de ce surcroît de besogne, il laissa au logis, avec son petit frère, un des deux domestiques ; car outre les soins à donner aux animaux, on avait à faire le charroyage des fumiers. Mais, pour ne pas imposer à son autre serviteur une tâche au-dessus de ses forces, il engagea un de ses voisins pour le temps du sucre et celui des semences. Dans ce cas, encore, il sut faire un heureux choix, et tout en rendant grandement service à un père de famille qui n'avait que ses bras pour faire vivre six enfants, il n'eut qu'à se féliciter de l'intelligence, de l'activité, et des autres bonnes dispositions de ce nouveau serviteur.

Les voilà donc rendus au bois, décidés à passer trois semaines à un mois dans une cabane de vingt pieds sur quinze, à laquelle était attenante une petite écurie pour le cheval qui devait les aider à transporter l'eau d'érable. Cependant, ils revenaient à la maison tous les samedis soirs, pour ne retourner que le lundi matin.

Jusque là, la sucrerie de M. P. . . . , à part la cabane qui était plus grande, ressemblait à toutes les autres. Quatre chaudières en fonte étaient suspendues à des crochets en bois, soutenus par une longue perche appuyée sur deux grandes fourches. Le feu se faisait sous ces chaudières, et la flamme montait librement le long de leurs parois. La cendre soulevée par le vent, venait souvent retomber dans ces vaisseaux, pour donner au sucre une teinte bonne.

Petit Baptiste comprit de suite les inconvénients d'un pareil système, et calcula qu'il pourrait épargner, d'abord, les deux tiers du bois qu'il fallait pour tout le temps du sucre, en faisant emmurer ces chaudières ; de plus, il vit qu'au moyen de cette muraille, il empêcherait la flamme de monter et de brûler la partie de la sève qui se trouvait à la surface des vaisseaux, et retiendrait la cendre dans cette espèce de fourneaux. Comme il avait de la pierre à sa disposition, il fit sa maçonnerie, qu'il cimentait avec de la terre à défaut de chaux, et aidé de ses deux hommes, il compléta ce travail, en un jour ; se réservant de le perfectionner une autre année.

L'usage suivi jusqu'alors, de faire bouillir ensemble, sucre, feuilles, branches, &c., apparut, avec tous ses inconvénients, à l'œil observateur de notre modèle, et lui fit faire ce raisonnement : Si, au lieu d'eau pure, on fait bouillir une eau remplie de sale-

tés, au lieu de sucre clair et propre, on aura un mélange de différents ingrédients qui aura peu de valeur.

Il prit donc le parti de couler la sève avec soin, avant de l'introduire dans les vaisseaux qu'il conservait toujours dans un grand état de propreté. Il aurait pu faire bien d'autres améliorations qui ont été faites depuis, mais ce qu'il fit, parut alors extraordinaire aux voisins, qui ne manquèrent pas de l'accuser de minutieux, mais, il savait ce qu'il faisait, et il leur laissa faire leurs réflexions. Aujourd'hui, dans bien des localités, un *sucrier* qui ne serait pas plus avancé que petit Baptiste l'était alors, passerait pour arriéré.

Les habitants.—Quant à la plupart d'entre nous, il peut nous servir de modèle, car nous en sommes encore aux crochets et aux chaudrons suspendus ; nous n'avons pas même la précaution de couler notre can.

M. le Curé.—Vous craignez, sans doute, la perte du temps et les dépenses ?

Les habitants.—Précisément, Monsieur le curé ; notre principe à nous, c'est de piquer toujours au plus court.

M. le Curé.—Dans la pratique, ce principe, doit nous faire faire bien des coches mal taillées. Vous allez voir, comme en imitant petit Baptiste vous sauveriez du temps et des dépenses.

Au lieu de trente voyages de bois, ce printemps là, il n'en dépensa que dix ; au lieu de 800 livres de sucre, qu'on avait coutume de faire, il en fit 1,100 livres et du plus beau. Et c'est en cela surtout que son calcul lui fut avantageux, comme vous allez le voir. Il garda deux cents livres pour la provision de la maison ; il lui restait donc 900 livres pour le marché. Quand les amateurs virent son sucre, en

présence de celui de ses voisins, ils se l'arrachaient, et lui offraient au moins trois sous de plus qu'aux autres, et quand celui des autres se vendait neuf sous, le sien en valait douze.

Calculez maintenant : 900 livres à douze sous, vous donnent 90 piastres, — la même quantité à trois sous, surplus qu'il recevait en considération de la beauté de son sucre, vous donne 15 piastres. Ajoutez à cela, l'économie de 20 voyages de bois, chaque voyage à deux schelins ; voilà encore 8 piastres ; huit et quinze, vous donnent 23 piastres pour payer sa fournaise, qui avait pris une journée de trois hommes, et une demie-heure au plus, par jour, pour couler l'eau d'érable.

Les habitants.—Ce que c'est que d'avoir une bonne tête ! Nous n'aurions jamais pensé à cela, nous ; mais, soyez sûr, Monsieur le curé, que nous y penserons à l'avenir. 90 piastres, à trois hommes, pendant trois semaines à un mois ! Quel bel *gole* ! Nous autres, pauvres petits habitants, nous n'avons jamais autant de chances !

M. le Curé.—*Pauvres petits habitants !* Mais, petit Baptiste était bien plus *petit* que vous tous, quand il a commencé !

Les habitants.—C'est pourtant vrai !

M. le Curé.—Venons-en, maintenant, à la fête de famille. Vers le milieu de la saison, petit Baptiste invita son père, sa mère, M. P. . . . , Delle. Mary à venir le visiter dans sa nouvelle demeure. Aucun d'eux ne manqua au rendez-vous. Les serviteurs et toutes les femmes de la maison furent admis au banquet.

Des planches et des trécaux avaient été transportés sur les lieux pour la circonstance. Delle. Mary s'était chargée d'emporter les œufs, la farine et le lard ; effets indispensables pour une visite à la

sucrerie. La mère de notre héros fut placée au haut bout de la table, à côté de M. P.... A l'extrémité opposée se trouvaient Delle, Mary et petit Baptiste. Les omelettes, le sirop, la tyr, la trempette étaient en abondance. La plus franche gaieté régnait partout ; les saillies, les bons mots étaient à l'ordre du jour, c'était à qui se montrerait le plus spirituel.

A la fin du repas, M. P.... ne put faire taire les émotions qui se pressaient dans son cœur, et il prit la parole au milieu du plus parfait silence. En quelques mots, il fit le plus brillant éloge de son ami Baptiste : " Tous les jours, dit-il, je bénis le ciel de m'avoir accordé, pour gouverner ma maison, un homme aussi intelligent, aussi probe, aussi dévoué. Cet homme est comme un ange descendu du ciel pour me consoler et me soutenir dans ma vieillesse. Il ne me reste plus qu'un seul désir à voir accomplir et alors je pourrai entonner le cantique du St. Vieillard Siméon : " Nunc dimittis, &c., et mourir en paix." En entendant ce magnifique éloge, la mère du petit Baptiste fut la première à tirer son mouchoir de sa poche pour recueillir les larmes qui s'échappaient en abondance de ses yeux. Un instant après, tous les assistants suivirent son exemple ; et pendant cinq à six minutes, ce fut le temps des pleurs, mais des pleurs de joie.

Petit Baptiste en homme d'esprit et de cœur répondit au compliment flatteur de celui qu'il regardait toujours comme son maître. Il fit rejallir sur ses parents, et surtout sur sa mère, le peu de mérite qu'il croyait avoir. Il la peignit sous les traits de la femme sage, prudente et forte de l'Évangile. Il eut aussi des paroles bien flattées à l'adresse de M. P.... et de Dlle. Mary.

Pauvre mère ! comme elle se trouvait bien récompensée dans cet instant, des sacrifices qu'elle

s'était imposés, pour donner à ses enfants une éducation vraiment chrétienne et l'exemple de toutes les vertus. Si elle l'eût osé, au milieu de ses sanglots, elle se serait écrié : " Qu'il fait bon de demeurer ici ; on y goûte la joie du ciel. Dressons y une tente, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de tous nous appeler à lui, pour nous réunir dans son divin cœur.

Avant de se séparer, petit Baptiste distribua à tous de la tyr, et des cornets de sucre.

Cette fête si belle et où la joie la plus pure n'avait cessé de régner, ne fut pourtant que le prélude d'une qui viendra plus tard, comme une preuve éclatante de ce que le Seigneur réserve à ceux qui ne s'éloignent jamais du sentier de la vertu.

Les habitants.— Par exemple, en voilà une fête qui en vaut la peine ! Nous avons assisté à bien des noces et jamais nous avons éprouvé autant de joie qu'au simple récit de ce qui se passa dans cette réunion !

RECETTE.

Le jus de citron est efficace pour arrêter la carie des dents ; et si on place dans la cavité d'une dent gâtée, un peu de onate imbibée de ce jus et qu'on la renouvelle plusieurs fois le jour, cette dent tombe d'elle-même.

Chaque fois qu'on retire la onate pour la remplacer, elle est noire et infecte, puis peu à peu, la mauvaise odeur disparaît, l'intérieure de la dent prend une teinte claire, les morceaux extérieurs tombent et la gencive se referme.

GERMAINE COUSIN (Suite)

Le peuple accourut à ses funérailles. Il voulait honorer celle qu'il avait trop longtemps méprisée, trop tard connue. Ce fut le premier hommage de la vénération publique.

Germaine fut enterrée dans l'église, suivant l'usage de cette époque, en face de la chaire. Toutefois sa place n'eut rien qui la distinguât des autres et ne fut marquée par aucune inscription.

XVII

Le souvenir des bons exemples et des vertus de Germaine n'avait pas péri parmi les habitants de Pibrac; mais rien n'était venu le raviver d'une manière extraordinaire, et ceux qui avaient connu la pieuse fille disparaissaient peu à peu. On avait même oublié la place où elle reposait, lorsqu'enfin il plut à Dieu de manifester hautement la gloire de son humble servante et de lui donner en quelque sorte une nouvelle vie.

Ce fut vers 1644, à l'occasion de l'inhumation d'une de ses parentes, nommée Endoualle. Le sonneur, se disposant à creuser la fosse dans l'église, avait à peine levé le premier carreau, qu'un corps enseveli se montra. Aux cris que poussa cet homme, effrayé de trouver ainsi un cadavre, quelques personnes venues pour entendre la messe accoururent autour de lui. Elles virent et elles ont attesté que le corps était à fleur de terre, et que l'endroit du visage qui avait été touché par la pioche offrait l'aspect de la chair vivé.

Le bruit de cet étrange événement s'étant aussitôt répandu, les habitants du village vinrent en foule à l'église pour voir par eux-mêmes ce qu'on leur avait annoncé.

Alors, et en présence de tout le peuple, ce corps, qui n'avait pu que par miracle être ainsi élevé presque à la surface du sol, fut découvert tout à fait. On le trouva entier et préservé de la corruption. Les membres étaient attachés les uns aux autres par leurs jointures naturelles et couverts même de

l'épiderme. La chair paraissait sensiblement molle en plusieurs parties. Les ongles des pieds et des mains étaient parfaitement adhérents. La langue même et les oreilles, desséchées seulement, étaient conservées comme le reste.

Les linges et le suaire qui revêtaient ces restes précieux avaient pris la couleur de la terre, mais ils n'étaient pas plus atteints que le corps lui-même.

Les mains tenaient un petit cierge et une guirlande formée d'œillets et d'épis de seigle. Les fleurs n'étaient que légèrement fanées, les épis n'avaient rien perdu de leur couleur ; ils contenaient encore leurs grains, frais comme au temps de la moisson.

A l'une des mains se remarquait une difformité, et le cou portait des cicatrices.

A ces signes, tous les anciens de la paroisse publièrent que c'était là le corps de Germaine Cousin, morte depuis quarante-trois ans, qu'ils avaient eux-mêmes connue et dont ils avaient vu les funérailles.

Dès lors, la miraculeuse apparition et la miraculeuse conservation de ce corps n'étonnèrent plus personne. On le plaça debout près de la chaire de l'église, et il y fut laissé dans la même situation, exposé à la vue de tout le monde, jusqu'à ce qu'un nouveau miracle donna lieu de le placer plus décemment.

XVIII

Vers l'an 1645, dame Marie de Clément Gras, épouse de noble François de Beuregard, éprouvant quelque sentiment de répulsion pour ce corps qui était placé près du banc qu'elle occupait dans l'église, avait ordonné qu'on l'éloignât. Peu de temps après, cette dame fut affectée d'un ulcère au sein, et son enfant unique, qu'elle nourrissait, devint malade et tomba bientôt à la dernière extrémité. Les médecins et les chirurgiens de Toulouse, qu'elle fit venir à diverses reprises, ne purent donner aucun soulagement à ses extrêmes souffrances. Son mari alors lui rappela le mépris qu'elle avait témoigné pour le corps de Germaine, et lui dit que peut-être Dieu s'en était offensé et voulait la punir par ce mal cruel dont elle souffrait. A ces paroles, la dame de Beuregard, rentrant en elle-même s'agenouilla humblement et demanda pardon.

Le pardon ne se fit pas longtemps attendre. Durant la nuit suivante, la malade, s'éveillant tout à coup, vit dans sa chambre une grande clarté, et crut même reconnaître la bienheureuse

Germaine qui l'assurait de sa guérison et de celle de son enfant. Pleine de joie, elle appela ses domestiques et leur dit ce qui venait de se passer : jetant ensuite les yeux sur sa plaie, elle la trouva déjà presque entièrement fermée. Elle se fit apporter aussitôt son fils, et l'enfant parfaitement guéri, suçà abondamment le lait qu'il refusait depuis plusieurs jours.

Dès le lendemain, la dame de Beauregard se rendit à l'église, où elle répara publiquement l'outrage qu'elle avait fait aux restes de la bienheureuse Germaine. Pénétrée en même temps de reconnaissance, elle offrit une caisse de plomb pour recevoir ce corps saint. Le curé et les plus notables habitants y enfermèrent eux-mêmes le dépôt vénérable, et il fut porté dans la sacristie.

LXIX

Sixante ans s'étaient écoulés depuis la mort de Germaine, et un grand nombre de grâces et de miracles avaient été obtenus par son intercession, sans que l'autorité épiscopale eût paru en avoir aucune connaissance ; mais Dieu voulait que le nom et les œuvres de sa servante sortissent de cette longue obscurité. Le 22 septembre 1661, Jean Dufour, prêtre vénérable par ses vertus et par sa piété, archidiacre de l'église métropolitaine et vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, Pierre de Marca, vint à Pibrac pour faire la visite pastorale au nom de ce prélat. Sa présence avait attiré une foule considérable, et les curieux étaient entrés avec lui dans la sacristie. Là, son attention fut attirée par la caisse qui renfermait les restes de Germaine. Etonné de voir un cercueil en pareil lieu, il le fit ouvrir après avoir pris quelques informations. Les témoins étaient en grand nombre : le corps fut trouvé tel qu'on l'avait vu seize ans auparavant, enveloppé de même, intact, admirablement conservé, et flexible.

Alors on raconta au vicaire-général les particularités de la vie de Germaine et de quelle manière son corps avait été retiré de terre. Pour ajouter plus de force à ces récits, Dieu permit que deux vieillards, Pierre Pailès et Joanne Salais, âgés l'un et l'autre de quatre-vingts ans, se trouvassent là pour confirmer toutes les dépositions que l'on venait de faire. Non-seulement ils avaient connu Germaine, mais ils étaient de ceux-là même qui avaient vu le miracle des fleurs. Le vicaire-général admira les voies de la Providence, fit refermer le cercueil et dressa procès-verbal de tout. Cependant il défendit au curé, sous

peine d'excommunication, d'exposer le corps à la vénération publique, ni de le changer de lieu où il venait d'être replacé dans la sacristie. Il permit toutefois de recevoir les offrandes que les fidèles pourraient faire au nom de la pieuse Germaine jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de manifester plus clairement sa volonté à cet égard, ainsi que la sainteté de sa servante, et que l'Eglise, sans les ordres de laquelle on ne peut rendre de tels honneurs, en eût ordonné autrement.

(A continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en main un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

16 Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.